Et il le dépeignit : une large épée emmanchée avec une solidité dont il gardait le souvenir, un poignard énorme, trois pistolets chargés.

Commençant par menacer l'hôte de lui casser la tête s'il ne lui obéissait pas, il l'avait obligé à le servir dans l'écurie à côté de son cheval.

—Un cheval de Lucifer, ajoutait il, noir comme la nuit, avec du feu dans les naseaux, pas un poil de mouillé, et auquel il m'a fait donner triple provende.

—Il faut effectivement que ce soit soit quelque courrier de l'enfer, observa le chef des estafiers, pour nous avoir échappé. Mais achève !

Le narrateur égrena un nombre suffisant de plaintes, puis, rentrant un moment dans la vérité, répéta que le voyageur avait voulu le faire goûter d'abord au vin qu'il lui présentait.

De là refus, bagarre, lutte héroïque.

—J'ai essayé de le terrasser, pour vous le livrer. Il a alors saisi un de ses pistolets et m'a tiré dessus.

—Dans le dos ! compléta un des bandits goguenards.

L'homme qui les commandait se mordait la moustache avec rage.

—Et lui ? fit-il avec colère. Lui, qu'est-il devenu ?

—Lui ? Ah ! c'est le diable en personne, je vous l'ai dit, Belzébuth et Lucifer réunis. Tandis que j'accourais pour vous avertir, j'ai tourné la tête. Il était remonté sur son affreux cheval noir, et il est reparti vers le Sud après m'avoir menacé d'un autre de ses pistolets.

Ce qui ressortait de plus clair de ses explications, c'est que le gentilhomme que les soudards avaient été chargés d'empêcher de franchir les gorges d'Arfeld leur échappait.

Leur petite troupe se remit en marche, tandis que son capitaine promettait à l'hôtellier de le brancher en face même de sa demeure, s'il les avait trompés.

Mais le désordre qui régnait dans l'auberge, les débris de victuailles jonchant le sol, la bouteille fracassée pouvaient guère laisser de doute.

Dans le lointain, le cor continuait à retentir.

Les cavaliers, laissés de loin en loin sur le chemin, par le chef des routiers, véritable télégraphe acoustique, se transmettaient des uns aux autres l'ordre du rassemblement.

Bientôt le bruit d'une nouvelle cavalcade s'éleva au loin.

Et, dans un nuage de poussière, le reste des soldats qui occupaient les gorges ne tarda pas à rejoindre l'auberge.

Un conciliabule fut alors tenu.

L'hôtelier réellement malade à la suite des émotions diverses par lesquelles il venait de passer, était allé se coucher, non sans avoir apporté, aux hôtes dont il se serait bien passé, un nombre considérable de bouteilles de vin de France et d'eau-de-vie d'Écosse, qui ne lui seraient certainement pas payées en bel et bon or frappé.

—Camarades, commença le capitaine de grand'route, c'est deux ou trois cents guinées que nous sommes en train de perdre, si ce maudit chevalier d'Avenel nous échappe définitivement ; car, d'après certains détails remarqués par ce gargotier de malheur, c'est bien à lui que nous avons à faire.

—Il faut le rattraper !

—Son cheval, si endiablé qu'il soit, a des lieues de chemin dans les jambes, tandis que les nôtres sont encore dispos.

—Puis il est seul ! conclut victorieusement un troisième.

—Oui, reprit le chef d'un air sombre, mais le chevalier d'Avenel est un rude homme et qui en vaut bien quatre comme vous.

Toutes les faces se rembrunirent.

Mais deux ou trois cents guinées ? c'est-à dire des bouteilles de gin et des débauches à satiété, c'était quelque chose aussi pour ces hommes habitués à faire presque aussi peu de cas de leur vie que de celle des autres. Le vin et l'alcool circulaient.

—Ma foi ! s'écria un des routiers en tirebant, je ne m'en dédis pas. Je fais vœu de ne plus porter mon nom de Crewel que je ne lui aie moi-même coupé le cou avec le coutelas que voici.

Et il dégaina un énorme poignard à la lame épaisse et effilée.

—En route ! en route ! hurlèrent ensemble les bandits. Et mort à d'Avenel !

Une demi heure après, l'auberge était vide. Et le chef des bandis, prenant, en tête de sa troupe, le chemin du Sud, murmura :

—Tu nous as échappé, Walter d'Avenel. Mais, patience, tu n'aun'auras pas perdu pour attendre !

XXIV. — LE MARCHAND DE FOURRURES

Aucune nouvelle n'était parvenue à lord Rosberg des gorges d'Arfeld et il en était réduit aux hypothèses.

Le chevalier d'Avenel, avisé en secret de l'embuscade qui y avait été préparée, l'avait-il éventée ?

Ou bien, se jetant dans la montagne, était-il poursuivi par les soudards acharnés après lui comme des limiers de chasse, leurs instincts sanguinaires surexcités par la récompense promise ?

Stewart Bolton, le traître attaché aux pas de la famille d'Avenel, comme le mauvais génie de ceux qui s'étaient toujours montrés trop confiants et trop bons envers lui, était revenu nuitamment chez le lord écossais.

Et c'est avec un violent dépit qu'il en était ressorti sans emporter la certitude de l'assassinat de son ancien maître.

—Vivant ou mort, se dit-il, cela ne m'empêche pas d'agir.

Et poursuivant la trame des projets criminels déjà élaborés dans son cerveau :

—Il restera en tout cas assez longtemps loin d'ici pour me permettre d'arriver à mon but.

Son but ? Écoutons-le plutôt :

—La ruine, l'incendie, la destruction du château de Melrose, le démantèlement de la Tour d'Avenel, et la perte de son trésor, ce n'est pas encore assez.

" Ce trésor, c'est moi qui le possède : je suis riche, aujourd'hui ; très riche. Je pourrais vivre à Londres, heureux et opulent. Quand Somerset m'a proposé de revenir en Écosse, j'ai accepté parce que j'ai besoin de la protection de Somerset ; et aussi parce que la disparition de Walter d'Avenel me semblait louche et que je voulais en avoir le cœur net.

" Tant que cet homme vivra, je sens que je ne puis dormir tranquille, je n'ose pas jouir de mon trésor, de ce trésor qui est bien à moi, puisque je l'ai pris de haute lutte.

" Il faut que Walter d'Avenel meure, mais qu'il meure à petit feu, pour ainsi dire. Que m'importe donc qu'il succombe ou non sous le poignard des agents de ce Rosberg qui me traite avec tant de hauteur ? Il ne vivra que pour souffrir davantage, jusqu'à ce que, à la fin, il succombe.

Se plaçant devant une glace, il se regarda attentivement.

—Avec les soins que j'ai pris, impossible de me reconnaître. Stewart Bolton n'existe plus pour le moment : il n'y a plus qu'Edward Corfilt, honnête marchand de fourures.

Il jeta sur son bras une peau d'ours, y adjoignit quelques autres pelleteries et sortit.

Il prit ainsi le chemin du manoir de Claymore.

Prévoyant le cas où il aurait été remarqué, il s'arrêta devant chaque maison opulente qu'il rencontra, offrant la marchandise dont il était porteur.

Bolton arriva ainsi au château d'Aireburg.

—J'ai là de belles et chaudes fourures, dit-il aux valets. Veuillez dire à votre maître que je sollicite la faveur de les lui montrer.

Et il ajouta :

—Il y aura une pièce blanche pour vous, si je fais affaire.

Le comte était absent.

Mais les serviteurs, bien disposés envers un homme qui entendait si intelligemment le commerce, lièrent conversation avec lui, lui offrirent de se rafraîchir.

Le faux marchand de fourrures n'eut garde de refuser.

Le manoir de Claymore était voisin, et il pouvait y avoir beaucoup à glaner pour lui dans la conversation de ces domestiques.

—Votre invitation est conçue en trop bons termes pour que je n'y fasse pas honneur, répondit le fourbe, d'un ton bonhomme.

Durant la conversation, il demanda des renseignements sur les résidences du voisinage dans lesquelles il pouvait espérer vendre quelques-unes de ses pelleteries.

—Il y a le château de Claymore, lui dit un valet.

A ce nom, les yeux du traître Bolton papillotèrent.

Il avala une gorgée de bière, pour empêcher qu'on ne remarquât son attention extrême.

—Qu'est-ce que c'est que le château de Claymore ? questionna-t-il d'un ton indifférent.

—C'est le château de l'Epée ; et le seigneur à qui il appartient pourrait mettre sur son blason : " Qui s'y frotte s'y pique, " répliqua un de ces partenaires à qui la boisson délivait la langue.

L'agent de lord Somerset se rembrunit : il n'aimait pas ces allusions de mauvais augure.

—Ce gentilhomme est-il riche, de bonne maison ? poursuivit-il, n'osant prononcer le nom de son ancien maître.

—On ne sait pas si le sire d'Avenel est bien fortuné. Il vit très modestement, quoiqu'il possède, assure-t-on, des biens considérable sur les bords de la Tweed.

—Bah ! la Tweed, un pays ruiné par les guerres continuelles.

—Vous devez avoir raison, brave marchand, car le chevalier ne mène pas l'existence du possesseur d'un fief bien important. Il ne va jamais à la cour et vit simplement entre la dame d'Avenel et sa sœur.

—La sœur du chevalier d'Avenel ? fit Bolton stupéfait.

—Non, la sœur de sa femme.

—De sa femme ?